

La journée avait été terrible avec mes douleurs au ventre qui me tenaillaient. J'étais heureuse de la naissance de mon premier enfant mais mon accouchement, il y avait dix jours, avec forceps et épisiotomie, rendait mes chairs sensibles et douloureuses. Les tétés rapprochées de jour comme de nuit, et les cris de mon bébé engloutissaient mes forces.

Ce soir-là, mon mari est rentré à la maison fatigué par les nuits écourtées à cause du bébé et par sa journée de travail en usine. Après avoir pris me douche, j'avais enfilé, pour être à l'aise, une longue chemise de nuit fleurie de coton fin. Je rangeais comme d'habitude ce qui restait de notre repas dans la cuisine et ensuite j'allais me coucher. Lorsqu'il m'a rejointe dans le lit, j'ai senti son odeur, son souffle dans mon dos. Mais subitement, son bas ventre collé contre moi avec force, il m'a plaquée sur le lit. Au début, j'ai pensé qu'il voulait plaisanter, brutalement, mais que c'était un jeu. J'essayais de me soulever, de me glisser hors de son emprise.

1

Et puis, comprenant que ce n'était pas un amusement, je me suis mise à lui répéter de plus en plus fermement : « Non, je n'ai pas envie. » « C'est trop tôt. » « Je ne suis pas guérie. Lâche-moi ! » Cherchant à me dégager plus vivement et refusant ne serait-ce que l'idée d'un rapport sexuel, je suppliais de plus en plus fort : « J'ai mal... Non... Arrête je te dis ! » Lui chuchotait : « Tais-toi, il dort...Fais pas de bruit ! » Je me débattais de plus belle. Il me privait maintenant de tout mouvement en me prenant les poignets et en les plaquant vigoureusement sur le matelas. Furieuse, je tentais encore de me défaire de son piège. « Pas ce soir je te dis ! ... J'ai mal tu sais bien ! ... Non.... Non... arrête ! » Mes paroles ont fini par des supplications gémissantes. Mon vain combat a terminé de me priver de mes dernières forces. Sa sauvagerie a eu raison de mon esprit clair : mon cerveau ne réagissait plus. Médusée, je ne bougeais plus. Je ne disais plus rien. Il entraînait en moi. Je gémissais de douleur. J'étais lentement déchirée de toutes parts, prise au feu par une

flamme invisible autant dans mon corps que mentalement. Je ne sais pas combien de temps cela a duré, quelques minutes ? Une heure ? Une éternité ?

2

Quand il m'a lâchée, je tremblais de tout mon corps. Je ne tenais pas debout. Je suis allée à la salle de bain en me tenant aux meubles pour me soutenir et me hisser jusqu'à la porte. Je me suis enfermée. Assise à même le sol, j'ai pleuré, et beaucoup trembloté dans la nuit. Je n'entendais plus rien. Je ne vivais plus qu'à travers ma souffrance et ma colère. Au petit matin, j'ai su qu'il partait travailler quand la porte de l'appartement a claqué. Je suis sortie de mon refuge, telle une momie, alors que j'entendais maintenant les cris du bébé qui hurlait pour sa tété. Je devais faire face.

Je me suis occupée de lui. Je sentais que j'étais heureuse de le tenir dans mes bras. Avec les heures qui passaient, j'avais décidé de mettre tout ça dans un coin de ma tête. Je devais absolument prendre le dessus. Mais mes chairs étaient à vif : j'avais mal quand je marchais et je ne pouvais pas m'asseoir. J'avais raconté un mensonge à mon gynécologue pour qu'il me dispense des soins immédiatement tant je souffrais et je me sentais blessée, sale, inconvenable au plus profond de moi-même. J'avais honte.

C'était la première fois qu'il me prenait de force, la première d'une longue série. Je ne parvenais pas à croire ce qu'il se passait. Je ne parvenais pas à le comprendre, ni à comprendre mes propres

3

sentiments contradictoires entre rage, résignation et confusion. Je pensais que finalement sa demande de rapports était légitime et que mon retour de couche long et difficile en était la cause. J'avais sans cesse des réprimandes. « Quand vas-tu redevenir ma femme ? « Tu cherches à te dégager de ton devoir conjugal en te plaignant. » « Tu ne fais rien pour que ça aille mieux. »

Les semaines passant, je me suis aperçue qu'il était très jaloux du bébé. Je me persuadais que de me laisser faire était une manière de le rassurer mais c'est devenu pire encore, cela a commencé à devenir une obsession. Il me harcelait pour parvenir à ses fins. Je n'éprouvais plus que

de l'angoisse et le laissais faire pour avoir la paix. Je lui exprimais tous les jours ma souffrance mais cela ne lui faisait rien. Et cette violence sexuelle n'était rien à côté de ce qu'il m'a fait subir par la suite.

Je me sentais impuissante, sale, abandonnée, idiote. Ses mains et sa bouche me dégoûtaient, le sentir en moi m'insupportait, son odeur me faisait fuir. Je me suis rendue compte petit à petit que quelque chose n'allait pas. J'étais mère en priorité et j'avais mis de côté mon rôle de femme. A cause de ses assauts répétés et brutaux, je ne cicatrisais pas. J'avais des infections renouvelées, et j'inventais n'importe quoi pour expliquer mon état à mon gynécologue.